

» orage; j'avais le pressentiment qu'une bonne action m'attendait là. »

Le gain de la bataille d'Iéna avait frappé les Prussiens de terreur; la cour avait fui avec tant de précipitation, qu'elle avait tout laissé dans les maisons royales. En arrivant à Potsdam, l'empereur y trouva l'épée du grand Frédéric, son hausse-col, le grand cordon de ses ordres et son réveil. Il les fit porter à Paris, pour être conservés à l'hôtel des Invalides: « Je préfère ces trophées, » dit Sa Majesté, à tous les trésors du roi de Prusse; » je les enverrai à mes vieux soldats des campagnes de Hanovre; il les garderont comme un » témoignage des victoires de la grande armée et » de la vengeance qu'elle a tirée du désastre de » Rosbach. » L'empereur ordonna le même jour la translation dans sa capitale de la colonne élevée par le grand Frédéric pour perpétuer le souvenir de la défaite des Français à Rosbach. Il aurait pu se contenter d'en changer l'inscription.

Napoléon demeurait au château de Charlottenbourg, où il avait établi son quartier-général. Les régimens de la garde arrivaient de tous côtés. Aussitôt qu'ils furent rassemblés, on leur donna l'ordre de se mettre en grande tenue, ce qui s'exécuta dans le petit bois, en avant de la ville. L'empereur fit son entrée dans la capitale de la

Prusse, entre dix et onze heures du matin. Il était entouré de ses aides-de-camp et des officiers de son état-major. Tous les régimens défilèrent dans le plus grand ordre, tambours et musique en tête. L'excellente tenue des troupes excita l'admiration des Prussiens.

Étant entrés dans Berlin, à la suite de l'empereur, nous arrivâmes sur la place de la ville au milieu de laquelle s'élevait un buste du grand Frédéric. Le nom de ce monarque est si populaire à Berlin et dans toute la Prusse, que j'ai vu cent fois, lorsqu'il arrivait à quelqu'un de le prononcer, soit dans un café ou dans tout autre lieu public, soit dans des réunions particulières, tous les assistans se lever, chacun ôtant son chapeau et donnant toutes les marques d'un respect et même d'un culte profond. L'empereur arrivé devant le buste, décrivit un demi-cercle au galop, suivi de son état-major, et baissant la pointe de son épée, il ôta en même temps son chapeau et salua le premier l'image de Frédéric II. Son état-major imita son exemple, et tous les officiers-généraux et officiers qui le composaient se rangèrent en demi-cercle autour du buste, l'empereur au centre. Sa Majesté donna ordre que chaque régiment présentât les armes en défilant devant le buste. Cette manœuvre ne fut pas du goût de quelques *grognards*

du premier régiment de la garde, qui, la moustache roussie et le visage encore tout noirci de la poudre d'Iéna, auraient mieux aimé un bon billet de logement chez le *bourgeois* que la parade. Aussi ne cachaient-ils pas leur humeur, et il y en eut un entre autres qui en passant devant le buste et devant l'empereur, exprima entre ses dents et sans déranger un muscle de son visage, mais pourtant assez haut pour être entendu de Sa Majesté, qu'il ne se *moquait* pas mal de son s... buste. Sa Majesté fit la sourde oreille; mais le soir elle répéta en riant le mot du vieux soldat.

Sa Majesté descendit au château; où son logement était préparé, et où les officiers de sa maison l'avaient devancé. Ayant appris que la princesse électorale de Hesse-Cassel, sœur du roi, y était restée malade à la suite d'une couche, l'empereur monta à l'appartement de cette princesse, et après une assez longue visite, il donna des ordres pour que cette dame fût traitée avec tous les égards dus à son rang et à sa cruelle position.

L'empereur passant une grande revue à Berlin, une jeune personne, accompagnée d'une femme âgée, lui présenta une pétition. Sa Majesté, rentrée au palais, en prit connaissance, et me dit: « Con-
» stant, lisez cette demande, vous y verrez la de-
» meure des femmes qui me l'ont présentée. Vous

» irez chez elles pour savoir qui elles sont et ce
» qu'elles veulent. » Je lus le placet, et je vis que la jeune fille demandait pour toute grâce un entretien particulier avec Sa Majesté.

M'étant rendu à l'adresse indiquée, je trouvai une demoiselle de l'âge de quinze à seize ans et d'une beauté admirable. Malheureusement je découvris, en lui adressant la parole, qu'elle ne comprenait pas un seul mot de français ni d'italien; et en songeant à *l'entretien* qu'elle sollicitait, je ne pus m'empêcher de rire. La mère, ou celle qui se faisait passer pour telle, parlait un peu français, mais fort difficilement. Je parvins pourtant à comprendre qu'elle était veuve d'un officier prussien, dont elle avait eu cette belle personne. « Si l'empereur ac-
» corde à ma fille sa demande, dit-elle, je sollici-
» terai la grâce d'être présentée en même temps à
» sa majesté l'empereur. » Je lui fis observer que l'audience ayant été sollicitée seulement par sa fille, il me paraissait difficile qu'elle y assistât; et elle parut comprendre parfaitement cette nécessité imposée par *l'étiquette*. Après ce court entretien, je retournai au palais, où je rendis compte à l'empereur de ma mission. A dix heures du soir, j'allai avec une voiture chercher les deux dames, que j'amenai au palais. J'engageai la mère à rester dans un cabinet pendant que j'irais présenter la

jeune fille à l'empereur. Sa Majesté la retint, et je me retirai.

Quoique la conversation ne dût pas être fort intéressante entre deux personnes qui ne pouvaient se comprendre que par signes, elle ne laissa pas de se prolonger une partie de la nuit. Vers le matin, l'empereur, m'ayant appelé, me demanda 4,000 francs, qu'il remit lui-même à la jeune Prussienne, qui paraissait être fort contente. Elle rejoignit ensuite sa mère, qui n'avait pas eu l'air d'éprouver la moindre inquiétude sur la longue durée de l'entretien. Elles remontèrent dans la voiture qui les attendait, et je les reconduisis à leur demeure.

L'empereur me dit qu'il n'avait jamais pu rien comprendre que *Dass ist miserable, dass ist gut*, et que, malgré tous les agrémens d'un tête-à-tête avec une aussi jolie femme, l'entretien était peu de son goût.

Peu de jours après cette aventure, j'appris que la demoiselle avait été enlevée par un militaire français, dont on ignorait le nom. L'empereur ne s'occupa en aucune façon des fugitifs. De retour à Paris, et quelques mois après, je traversais la rue de Richelieu, quand je fus accosté par une femme assez mal vêtue, et coiffée d'un grand chapeau qui lui couvrait presque entièrement le visage; elle me demanda pardon, en m'appelant par mon nom, de

m'arrêter ainsi dans la rue. Lorsqu'elle leva la tête, je reconnus la jolie figure de la Prussienne, qui était toujours ravissante. Le voyage l'avait formée; car elle parlait assez bien français. Elle me conta ainsi son histoire.

« J'ai éprouvé de bien grands malheurs depuis » que je ne vous ai vu; vous savez sans doute que » j'eus à Berlin la faiblesse de céder aux impor- » tunités et aux promesses d'un colonel français. Cet » officier, après m'avoir tenue cachée pendant quel- » que temps, m'a déterminée à le suivre, me jurant » qu'il m'aimerait toujours et que je serais bientôt sa » femme. Il m'emmena à Paris. Je ne sais s'il comp- » tait, pour son avancement, sur la faveur dont il » supposait que je jouissais auprès de l'empereur; » (ici je crus voir quelque rougeur sur le visage et quelques pleurs dans les yeux de la pauvre fille); » mais je ne pus m'empêcher de le soupçonner de ce » honteux calcul, en l'entendant un jour s'étonner » et presque se plaindre de ce que l'empereur n'a- » vait fait faire aucune démarche pour savoir ce » que j'étais devenue. Je reprochai au colonel cet » excès de turpitude, et pour se débarrasser de moi » et de mes reproches, il eut la lâcheté de m'aban- » donner dans une maison suspecte. Désespérée » de me trouver dans un pareil repaire, j'ai fait » mille efforts pour m'en échapper, et j'ai été

» assez heureuse pour y réussir. Comme il me res-
 » tait encore un peu d'argent, j'ai loué une pe-
 » tite chambre dans la rue Chabanaïs. Mais ma
 » bourse est épuisée et je suis très-malheureuse;
 » tout ce que je désire aujourd'hui, c'est de re-
 » tourner à Berlin. Mais comment faire pour par-
 » tir d'ici? » En prononçant ces derniers mots, la
 malheureuse femme fondait en larmes.

Je fus véritablement touché de la détresse d'une
 personne si jeune et si belle, dont la corruption
 des autres, et non la sienne, avait causé la perte, et
 et je lui promis de parler de sa situation à l'empereur.
 En effet, le soir même, je saisis l'occasion
 d'un moment de bonne humeur pour faire part à
 Sa Majesté de la rencontre que j'avais faite. L'em-
 pereur se réjouit d'apprendre que la jolie étran-
 gère parlait assez bien le français, et il eut quelque
 velléité de la voir de nouveau. Mais je me permis de
 lui faire observer qu'il était à craindre qu'elle ne
 fût plus digne de ses soins, et je lui racontai les
 voyages et aventures de la pauvre délaissée. Mon
 récit produisit l'effet que j'en attendais; il refroidit
 considérablement Sa Majesté et excita sa pitié.

Je reçus ordre de compter à la jeune fille deux
 cents napoléons, afin qu'elle pût retourner dans
 son pays, et jamais je ne m'acquittai d'une commis-
 sion avec plus de joie. Celle de la belle Prussienne

fut au comble. Elle m'accabla de remerciemens et
 me fit ses adieux.

Elle partit sans doute, car depuis je ne l'ai plus
 revue.